

Toilette de Femmes

ET VIRILS ESPOIRS

L'AUTRE jour, avec un ami, plutôt sceptique, nous déplorions (oh! combien banales étaient ces plaintes!) la corruption des hommes, l'abandon qu'ils font de leurs principes, le reniement de leurs jeunes espoirs; ces spectacles trop communs où l'on voit un être parti en guerre à vingt-cinq ans pour servir des idées, choir après quarante en quelque bonne place d'où il ne se relèvera point. Le besoin de jouissance et de luxe prime les besoins d'intégrité; amour du confort moderne et amour de la vertu semblent coexister avec peine dans un cerveau moderne. Si Régulus eût été habitué à des sièges de velours, sans doute il ne fut pas revenu chez les Carthaginois.

Mon ami ajouta après un silence: "C'est la faute des femmes". — Vous croyez peut-être que je défendis notre sexe offensé? Point. Je répondis: "Vous avez raison, dans cet effondrement de la conscience masculine, les femmes ont leur part de responsabilité. Dans ma jeunesse, je les ai crues des créatures idéalistes, capables d'appuyer les desseins généreux des hommes; des souvenirs chevaleresques encombraient ma mémoire; j'ai dû reconnaître depuis combien ils étaient désuets!"

Mon interlocuteur reprit: "Sur nos... (ne disons pas le nombre) députés qui font des affaires, avant de s'occuper des affaires du pays, il y en a plus de la moitié qui eussent été capables d'habiter toute leur vie leur petite chambre d'étudiant et d'y mener une vie frugale (vous savez que l'homme est né pour manger des fruits), si les goûts de leurs femmes ne les eussent invinciblement attirés vers les choses brillantes et coûteuses."

Ne croyez pas que nous parlions ici des femmes dont le rôle social est officiellement de vider la bourse de ces messieurs. Certes, nous pensions moins aux grandes demi-mondaines

qui accompagnent vers Cythère la barque nouvelle de quelques renégats fameux, qu'à l'action moins glorieuse, plus effacée, mais plus perpétuelle aussi des femmes légitimes. Ces épouses vertueuses, ces mères de famille excellentes n'ont le plus souvent à se reprocher qu'un grain de vanité et un excessif amour du bien-être des leurs. Mais qui dira les ravages exercés par elles dans les consciences qui vivent ou qui s'élèvent auprès de la leur. On veut paraître riche, avoir une maison chic, des bijoux; on veut recevoir, porter des robes du grand couturier. Tout cela coûte cher. Alors l'homme de lettres produit des romans dans le goût du jour, le peintre refait le même tableau, le savant s'exténue à donner des répétitions ou devient fabricant de manuels; bref l'artiste gâche son talent et l'homme public trafique des choses saintes, c'est-à-dire de ses opinions.

Cependant ce ne sont pas les seules toilettes de femmes qui ruinent le talent ou incitent à la vente de la conscience; le serpent qui tenta Eve connaît de plus subtils détours. Telle femme à qui il suffit de plaire à son mari, qui est une maîtresse de maison économe et industrieuse est hantée par le souci de la sécurité des siens. Consciente de ses responsabilités vis-à-vis des êtres qu'elle introduit sans leur consentement préalable en ce monde, elle désire leur y assurer non seulement un nid douillet (ce qui est naturel et juste), mais un avenir moelleux, prix problématique du travail "actuel" du père. Combien d'hommes n'ai-je pas entendu dire: "Oui, telle occupation me plaisait mieux, mais je ne suis pas libre de servir mes idées; j'ai des enfants; il faut que je leur laisse un héritage, il faut que je dote ma fille, que je permette à mon fils de faire non pas uniquement de bonnes et longues études, mais de l'automobile, de l'escrime, etc." Et jamais, jamais, je n'ai vu la jeune femme la plus douce et la plus simple, paisiblement assise avec sa broderie dans les mains, répondre: "Le plus bel héritage, c'est de laisser à tes en-

fants le souvenir fécond d'une vie dépensée au service de la justice; la meilleure éducation possible est dans l'exemple quotidien de ton attachement désintéressé aux biens qui seuls valent de nourrir le corps." Non, la femme, chrétienne ou libre-penseuse, sourit et semble avoir oublié que "l'homme ne vit pas de pain seulement". Oh! fidèles épouses, mères excellentes, que vos mains ont été puissantes pour étouffer d'une insensible et douce étreinte les désirs généreux qui fermentaient aux cœurs de vos maris; que d'actions nobles ou utiles vos lèvres ont tuées en se posant sur des prunelles qui, peut-être, cherchaient dans les vôtres l'inspiration créatrice!

Soyons justes. Quelques figures de femmes se lèvent dans ma mémoire. Je revois entre autres (celle-ci je veux la nommer) cette admirable Elise de Pressensé, qui, quoique épouse et mère, dépensa en œuvres d'intelligente assistance le plus clair de son bien, et que son mari mourant remerciait "de ce qu'elle avait été pour lui, non seulement par le bonheur qu'elle lui avait donné, mais surtout en tendant à l'élever par son niveau moral au-dessus des misérables préoccupations personnelles". Je pense à d'autres dont l'héroïsme n'a pas d'histoire, mais que leurs fils remercient de leur avoir enseigné la valeur médiocre du bien-être et le prix de l'effort.

Celles-là, je l'avoue, s'habillaient mal souvent.

Mes sœurs, ne les imitez pas en ce mépris de la grâce des choses. Vous êtes des fées. Restez charmantes, car il faut bien que les yeux de votre mari, fatigués des spectacles affreux de la vie, trouvent en rentrant la grâce à leur foyer. Mais d'être simplement plaisantes à regarder, cela ne coûte pas très cher; et faites, faites surtout que cela ne coûte jamais une cause juste désertée, une force détournée de son but. Votre pouvoir est grand. Vos yeux parlent d'idéal. Faites-vous une âme semblable à eux.

L.-M. Compain.

"La Française".